

Ah ! Seigneur ! Mon Dieu ! Mon enfant est tombé
dans une secte.

La crise mystique du jeune Diderot

Marie SOUVIRON

Introduction

Cyvard MARIETTE

Diderot ? C'est quoi ça ?

BNF

Introduction

Aux parents crétins dont l'enfant est tombé dans une secte.

Inquiétez-vous parents intelligents, vous êtes tout autant concernés.

L'article de Madame Marie Sauviron que j'introduis par ce petit texte constitue une merveille de la psychologie des adolescents. Vous avez pu remarquer les difficultés que l'on rencontre à leur enseigner à penser et à acquérir quelques connaissances si, comme moi, vous avez longtemps enseigné à cette tranche d'âge, ou si comme la plupart des parents, il vous est arrivé le plaisir de vivre la période de l'adolescent.

Le cas Diderot concerne un épisode supposé mystique du parcours du philosophe des lumières. Ceux d'entre vous qui savent encore lire pourraient comprendre que ce qui lui est arrivé peut arriver à n'importe quel adolescent et à n'importe quel parent.

Quelques vécus personnels :

Ma chère et tendre épouse qui pour laver ma blouse professorale vide les poches. Elle vient me mettre un billet doux sous le nez où je peux lire « Monsieur, je vous aime ».

— Rassure-toi, s'il y a monsieur, la distance est respectée.

Je suppose que nous sommes quelques-uns à avoir aimé telle ou tel de nos professeurs. La langue française confond tous les amours possibles. Certains sont respectueux, distants ; d'autres peuvent tenter de rester seuls avec le professeur aimé en se mettant en embuscade pour être en dernière position de sortie des élèves de la classe.

D'autres aimeront ainsi le parent de sexe opposé de leurs amis ou même le conjoint de maman ou la conjointe de papa. Les mœurs ayant évolué des situations plus scabreuses sont possibles.

Le risque est plus clair pour ceux qui sont aptes à des passages réciproques à l'acte. Après quelques années, Lolita ou Lolito jettent leur amour qui s'est éteint après quelque temps. Le jet est brutal et ceux qui se supposaient aimés pour l'éternité prennent conscience que la maladie est terminée. Tant pis pour les dégâts.

Ici, déjà, tout psychiatre peut noter qu'il rencontre ce type de rupture brutale dans certaines maladies avec un retour à la « norme sociale » tout aussi brutal.

Vingt ans, il se prend pour la réincarnation de Jésus et comme Yves Montand il prétend conduire des camions bourrés d'explosifs sur des routes de la mort.

Quinze ans, il m'écrit pour rejoindre un ordre initiatique. Je demande aux parents une rencontre en leur expliquant que j'aimerais discuter un peu avec eux. En bon laïciste, les voilà qui hurlent au loup, à la secte...

Majeur et vivant chez papa-maman, il veut devenir Martiniste ! Je demande à le rencontrer chez lui, avec ses parents. Là, je le trouve enfermé dans la maison bouclée et verrouillée et barricadée et, etc. Les parents arrivent et m'expliquent qu'il a tout ce qu'il faut chez eux et sans me chasser manu militari, ils me mettent en mains un papier d'un mouvement charismatique catholique qu'ils fréquentent depuis 20 ans. Leur fils n'a donc besoin de rien.

Cet autre s'imagine grand musicien et passe ses journées à ne rien faire, sauf quand il n'est pas trop fatigué à utiliser un instrument de musique.

Celui-là rêve d'être le nouveau grand footballeur du siècle et a bien des difficultés à s'insérer dans son équipe.
Etc.

Reprenons les points essentiels de l'article.

Diderot est talentueux, surtout pour Langres où la concurrence est moins violente qu'à Paris.

Diderot passe par une période de crise. Ici, elle est affirmée mystique.

Diderot passe par une période de difficultés à s'insérer dans un parcours familial, puis scolaire...

Parents, vous avez déjà compris que votre enfant est talentueux, au moins autant que Diderot, surtout dans sa fratrie.

Parents, votre enfant veut rejoindre une secte... Faites votre marché ! Elle sera militaire, une bande de copains, un groupe de micros trafiquants (de la bouteille d'apéritif, au portemonnaie des personnes âgées...), de trafiquants locaux, un groupe religieux (des braves gens qui pratiquent la charité à une religion qui a pignon sur rue), un groupuscule quelconque où l'on a trouvé la vérité vraie de chez vraiment vraie, une bande d'intégristes politiques (du nazillon à l'anarchiste, le panel est large)...

Parents, votre enfant fait sa crise repas. Je suis végétarien, je suis végétalien, je suis... là encore et toujours, le panel des fantaisies est large.

Parents, permettez-moi, quel que soit votre statut, de vous demander de considérer son activité comme une maladie. Protégez-le des actes délictueux par tous les moyens dont vous disposez et laissez-le vivre sa vie dans tous les autres cas, sans hésiter à le mettre devant ses responsabilités.

Tu veux être musicien, nous allons t'aider à passer des auditions. Tu veux devenir un champion : visites médicales et contacts avec spécialistes sportifs. Tu prétends manger des vers de terre ! Pas de problème, tu les prépares toi-même et selon tes recettes, mais la cuisine sera rendue utilisable pour les autres.

Parents, dites-vous que votre enfant cherche sa voie. Tant pis s'il l'a découverte après 60 ans. En attendant, laissez-le explorer ses possibilités pour une insertion dans la vie sociale et professionnelle.

Parents, supposez que votre enfant a besoin d'un amour non familial. Permettez-lui de rencontrer des jeunes de son âge.

Je n'ai pas de solution à vous proposer hors de lui conserver une protection familiale, de lui garder une part importante d'affection disponible pour les demandes cohérentes.

Jeune homme, jeune dame, la vie est belle quand elle appelle à la responsabilité de soi.

Comme pour Diderot, rassurez-vous sur tout parcours d'adolescent, le religieux pourra devenir un athée extrémiste ; le militariste basculera dans le pacifisme ; le fainéant ou le prétentieux s'impliqueront dans la vie sociale quand ils trouvent l'amour ou un métier qui leur convient.

L'autre point vous concerne et concerne la société, nos jeunes sont fragiles. Quelques belles paroles auxquelles ils ont envie de croire, un serment qui les unit à un groupement extrémiste et leur donne une sensation de famille recomposée... tout peut les attirer qui vous pourrira la vie comme ils supposent que vous pourrissez la leur.

Soyez attentifs. Soyez affectueux. Votre jeune n'est pas différent des autres. Il peut vouloir des signes d'amour au point de se supposer envouté.

Trois ou quatre mots en latin ou en hébreu, un énorme chèque exigé à la famille, la voilà débarrassée de son envoutement.

Le chèque ? Oui, un chèque qui sera rendu à la famille ou déchiré par l'exorciste, mais qui montre que la famille consent un lourd sacrifice pour que leur fille chérie retrouve la santé et la vie.

Vos enfants ont besoin des signes qu'ils savent déchiffrer, des signes qu'ils acceptent de lire. Vos signes ne les intéressent pas, ils exigent les signes qu'ils sont aptes à comprendre.

Parents crétins, parents intelligents, peu importe, puisque vos problèmes sont identiques : votre enfant a besoin de lire ses signes d'aimer que vous lui donnez, les siens ! Surtout pas ces signes d'amour que vous lui donnez ! Si vous ne pouvez comprendre la nuance, vous êtes dans le même problème que lui : il veut être aimé, il ne comprend pas votre amour.

Osez lui dire « je t'aime » en partant au travail. Dites-lui « je t'aime » pendant votre émission préférée, celle où personne n'a la possibilité de respirer.

Osez prendre le temps de vivre avec eux sans vivre pour eux.

Cyvard MARIETTE-LENGAGNE

Diderot ? C'est quoi ça ?

Biographie officielle selon la Bibliothèque nationale de France

- 1713 : Naissance à Langres, dans une famille d'artisans aisés (son père est maître coutelier).
- 1726 : destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il est tonsuré et fait ses études chez les jésuites de Langres.
- 1726 : il poursuit ses études à Paris, au collège d'Harcourt.
- 1728 : il est bachelier es arts de l'Université de Paris. Pendant une dizaine d'années, il mène une vie de bohème, ponctuée de métiers divers (il enseigne les mathématiques, travaille chez un procureur).
- 1742 : il se lie avec Jean-Jacques Rousseau et Grimm.
- 1743 : Diderot épouse une lingère, Antoinette Champion, contre l'avis de son père.
- 1746 : le libraire Le Breton l'engage pour traduire la Cyclopoedia de Chambers.
- 1747 : il est nommé codirecteur, avec d'Alembert, de la publication de l'Encyclopédie, dont les travaux vont absorber pendant près de vingt ans une grande partie de son activité.
- 1749 : Diderot est emprisonné à Vincennes pour sa Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient.
- 1751 : publication du premier volume de l'Encyclopédie.
- 1753 : naissance de sa fille Marie-Angélique.
- 1756 : Diderot se lie avec Sophie Volland, avec laquelle il entretiendra une abondante correspondance jusqu'à la mort de celle-ci (février 1784).
- 1757 : Parution du tome VII de l'Encyclopédie. L'article « Genève » suscite de vives protestations du parti dévôt français et provoque la brouille avec Rousseau.
- 1759 : l'Encyclopédie est jugée subversive par le Parlement. Le roi révoque les privilèges pour l'impression et ordonne la destruction par le feu des sept volumes. Le pape met l'œuvre à l'index. Les manuscrits conservés par Diderot sont saisis, mais Malesherbes les cache chez lui. Diderot se lance dans la critique d'art (Salons).
- 1765 : les dix derniers volumes de l'Encyclopédie, imprimés secrètement sans privilège paraissent sous une fausse adresse. Catherine II, impératrice de Russie lui achète sa bibliothèque, pour qu'il puisse doter sa fille.
- 1773-1774 : Voyage en Russie et en Hollande.
- 1784 : Diderot meurt à Paris le 30 juillet.

Ses idées philosophiques

- Esprit universel, Diderot croit en la « Science de toutes les sciences », la philosophie, qui, en synthétisant toutes les connaissances, peut mener au progrès de l'humanité.
- Soucieux d'instaurer une philosophie positive, il poursuit des études scientifiques, s'intéresse aux travaux des savants et surtout à la méthode expérimentale.
- Avec l'entreprise encyclopédique, il a la double ambition d'ouvrir le savoir au plus grand nombre et de combattre l'intolérance et les préjugés, afin de faire triompher la raison.
- Face à la religion, Diderot adopte peu à peu la position du matérialiste athée. Le monde se crée lui-même, en un devenir incessant. L'homme n'est qu'un moment dans le devenir d'un univers matériel. La crainte de Dieu est un obstacle à l'épanouissement de l'homme.
- Il remplace la métaphysique par une morale positive fondée sur sa confiance en l'homme, qui éprouve du plaisir à faire le bien et à l'horreur du mal. Il croit, à l'inverse de Rousseau, que l'homme peut trouver le bonheur individuellement et collectivement dans la société.
- N'étant lui-même finalement sûr de rien, constamment en proie à ses propres contradictions, balançant entre les « lumières de la raison » et les « transports de la sensibilité », il place la dignité de l'homme dans la recherche plutôt que dans la découverte de la vérité.

Ses idées politiques

- Diderot semble être un partisan du despotisme éclairé, c'est-à-dire d'une monarchie où les élites intellectuelles contribuent à la postérité de l'État. Il pense en avoir trouvé le modèle avec Catherine II de Russie. Mais ses analyses politiques laissent entrevoir les prochains bouleversements révolutionnaires.
- À travers l'Encyclopédie, il condamne l'absolutisme, la monarchie de droit divin, dénonce les privilèges, les atteintes à la liberté du travail et la guerre.

Postérité

Avec l'entreprise encyclopédique, Diderot espère qu'il aura « au moins servi l'humanité ». Investie sur tous les fronts pour les libertés et contre l'intolérance, l'Encyclopédie, diffusée à vingt-cinq mille exemplaires avant 1789, aura été le plus puissant véhicule de la propagande philosophique.

Diderot est représentatif de ce tournant du siècle, du rationalisme pur au culte de l'instinct et de la passion.

Goethe saluera plus tard Diderot en déclarant à son propos : « **la plus haute efficacité de l'esprit est d'éveiller l'esprit** ».

ŒUVRES PRINCIPALES

Tout en se consacrant à l'Encyclopédie dont il rédige de multiples articles, Diderot étend son activité littéraire à de nombreux domaines.

Théâtre

- Le Fils naturel (1757) et le Père de famille (1758) inaugurent le drame domestique bourgeois.

Essais théoriques sur l'art

- les Salons (1759 à 1781)
- Paradoxe sur le comédien (1773)

Romans et contes philosophiques

- La Religieuse (1760)
- Le Neveu de Rameau (1762)
- Jacques le Fataliste (1771)

Essais philosophiques

- Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient (1749)
- Pensées sur l'interprétation de la nature (1753), où il définit la méthode expérimentale
- Rêve de d'Alembert (1769)
- Essai sur les règnes de Claude et Néron (1778)
- etc.

Iconographie

Diderot par Garand





Diderot « eau forte » de Bernard Naudin.

[313] la crise mystique du jeune Diderot

MARIE SOUVIRON

Il est possible qu'il faille se méfier de certaines « fausses confidences » de Diderot, encore qu'il convienne de ne mettre sa parole en doute qu'avec prudence. Mais inversement, de « vraies » confidences peuvent se dissimuler parfois sous la fiction ou au hasard de considérations générales. Mme de Vandeuil nous en a avertis, puisque, par exemple, sur la foi de son père, évidemment, elle affirme qu'il a transposé dans le Père de famille l'histoire de son propre mariage et qu'il s'est inspiré de la folie et de la mort de sa sœur Angélique pour composer *La Religieuse*¹. Cela nous autorise non seulement à tenter de déchiffrer en ce sens ces deux œuvres et à utiliser les souvenirs explicites qui figurent dans d'autres, mais à chercher ailleurs l'écho indirect de ses expériences personnelles les plus profondes, parfois même peut-être les plus déterminantes. Aussi se peut-il que nous soyons un peu moins pauvres que nous ne le croyions.

Raisonnons sur le peu que nous sachions, pour essayer de réduire la marge dans laquelle a pu se situer la crise de ferveur religieuse que Diderot a indubitablement traversée dans sa jeunesse et d'en discerner la « qualité » et les conséquences.

Sa réalité est attestée aussi bien par Naigeon que par Mme de Vandeuil, mais ils ne sont d'accord qu'en apparence Mme de Vandeuil la situe « dans le temps qu'il faisait ses études et qu'il voulait entrer aux Jésuites » (ouvr. cité, p. XXX) et dit qu'elle n'a duré que « quatre ou cinq mois ». Naigeon s'accorde avec elle sur sa brièveté et sur la rapidité de sa « conversion » (ou de ce qu'il appelle « la guérison »), mais il semble la placer beaucoup plus tard, puisqu'il voit encore des traces de cette « espèce de fièvre religieuse » dans les Notes sur l'Essai sur le mérite et la vertu de Shaftesbury², qui, selon lui, sont « en général plus chrétiennes que philosophiques ». Sur la date de cette crise, la contradiction est donc flagrante même si Diderot a, contrairement à l'opinion courante jusqu'aux récentes découvertes de Blake T. Hanna³, poursuivi ses études jusqu'au « quinquennium » et pas seulement jusqu'à la maîtrise des arts, dix ans se sont écoulés entre la fin de [314] ses études (plus ou moins régulières) et la traduction de l'Essai. Or, non seulement le jugement de Naigeon nous semble contestable pour des raisons internes que nous ne développerons pas ici, mais peut-être un certain parti-pris lui fait-il confondre une période de vrai mysticisme d'un côté et, de l'autre, des relents de déisme (ou la couverture tactique du théisme.). Procédons par élimination, pour essayer de déterminer le « terminus a quo » et le « terminus ante quem » et revenons en arrière, jusqu'à Langres.

Assurément, dans la dévote ville de Langres, les Diderot font figure de pieux parmi les pieux mais il serait aussi vain de supposer que, si Diderot fut tonsuré à l'âge de douze ans, c'est parce qu'on aurait décelé en lui une vocation précoce, qu'il serait invraisemblable que la succession de son oncle au canonicat lui eût échappé parce que, dès cet âge, les autres chanoines l'en eussent jugé indigne ou que lui-même l'eût refusée⁴. Plus simplement, Denis Diderot, tonsuré en 1726 par Mgr d'Antin, doit hériter de la prébende de son oncle, le chanoine Vigneron, qui veut la résilier en sa faveur. Le chanoine a mauvais caractère et ses collègues du chapitre, peu soucieux de lui complaire, ne veulent rien entendre. Le chanoine s'entête, envoie à Rome malheureusement, il a le tort de mourir avant que la réalisation de son canonicat en faveur de son neveu ait été acceptée par le pape⁵. Adieu le canonicat

¹ 1. Mme de Vandeuil, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Diderot*, A.T., I. p. xxxviii, lettre à Meister du 7 juillet 1816 voir Jean Massiet du Biest, *La Fille de Diderot, 1753-1824* (Tours, 1949), p. 180.

² 2. J.-A. Naigeon, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Denis Diderot* (Paris, 1821), p. 34.

³ 3. Blake T. Hanna, « Diderot théologien », *Revue d'histoire littéraire de la France* (1978), vol. LXXVIII, p. 19-35.

⁴ 4. Version du chanoine Marcel, *Le Frère de Diderot* Didier-Pierre Diderot. (Paris, 1913).

⁵ 5. Abbé Roussel, *Le Diocèse de Langres*, t. IV, p. 114.

pour Denis Et c'est en gros sous qu'est évalué le préjudice « Et voilà le canonat et dix-huit cents francs perdus »⁶ 6.

Ne nous laissons pas abuser sur la signification de la tonsure, premier degré de cléricature, mais plutôt précaution avantageuse qu'engagement. Le Concile de Trente avait fixé sept ou huit conditions peu rigoureuses pour les candidats à la tonsure par exemple, d'après Le Grand catéchisme de Langres⁷ 7, une naissance légitime, une « bonne vie », savoir lire et écrire, être instruit des choses nécessaires au salut. En revanche, la tonsure donnait droit à certains privilèges honorifiques, à des exemptions (de taille, de corvées personnelles) et, surtout, donnait capacité pour les bénéfices qui ne requéraient pas les ordres sacrés. Quant à la perte de l'espérance de voir Denis profiter de la résiliation du canonat de son oncle, elle ne semble pas changer grand'chose au destin que sa famille voit tracé pour lui « l'état ecclésiastique ». Il suivra la filière normale, puisqu'un « raccourci » avantageux lui est refusé.

La filière normale c'est-à-dire d'abord des études au collège (gratuit et de plein exercice) des jésuites de sa ville natale. Le père de Diderot, maître coutelier, fils de coutelier, est bien, à [315] cette étape de sa vie, caractéristique de ces « médiocres » qu'a décrits Pierre Goubert⁸ 8, artisans, boutiquiers, tout petits propriétaires ou rentiers, dont l'ambition est de procurer à leurs fils le « brevet de latinité » qui leur donnera accès aux « petits offices », aux professions libérales, ou, mieux encore, à l'Église la carrière ecclésiastique, on le sait, représentait alors le mode de promotion sociale le plus habituel, pour les jeunes gens de la petite bourgeoisie et de l'artisanat et d'abord, selon le mot de Sieyès, « le clergé était un métier⁹ » 9. Et Didier Diderot avait la chance d'avoir un fils aîné particulièrement doué.

Toujours est-il que, dans tout ce que nous pouvons savoir du jeune Diderot avant son départ de Langres, nous ne trouvons trace ni de la moindre révolte contre la religion, ni non plus d'une piété singulière. S'il a une première fois renâclé contre ses études chez les jésuites de Langres, il s'est très vite rendu compte que le travail manuel dans l'atelier paternel l'ennuyait plus que le collège ne « l'impatientait ». Parmi ses condisciples, il s'est plutôt fait remarquer par sa turbulence de garnement indiscipliné, sa « fermeté » de mauvaise tête son « impatience » des contraintes et ses brillants succès scolaires ingeniosus adulescens (élève intelligent), disent ses maîtres en août 1728, à l'occasion de la distribution des prix, à la suite, notamment, d'une explication remarquée de Quinte-Curce et d'Horace (auteur bien profane qui restera une de ses lectures favorites)¹⁰ 10.

Or voici le premier incident de parcours dans la voie droite, encore tracée pour Diderot pendant trois ans, jusqu'à la fin des années de rhétorique et de philosophie, il pouvait rester au collège de Langres, comme le fera plus tard son jeune frère avant d'entrer au séminaire. La légende familiale des Diderot veut que l'écolier ait comploté avec un cousin de s'enfuir clandestinement pour Paris « pour entrer aux jésuites » et que, le cousin ayant trahi le secret, le coutelier ne prit pas trop mal la chose et ne se fit pas trop tirer l'oreille toujours selon la tradition familiale, il céda et, dès le lendemain, prit la voiture publique pour aller lui-même installer son fils au collège d'Harcourt¹¹ 11.

⁶ 6. Diderot, Œuvres Philosophiques (Paris, 1964, éd. Paul Vemière), Entretien d'un père avec ses enfants, p. 437. Il est vrai que la désinvolture de ces mots est celle de Diderot en 1771 Mais ils sont dits par son père.

⁷ 7. Le Grand catéchisme du diocèse de Langres, dressé par Mgr Gontier (Dijon, 1664), p. 211 (conditions définies par le Concile de Trente).

⁸ 8. Pierre Goubert, L'Ancien Régime (Paris, 1969), t. I, p. 206

⁹ 9. Cité par Albert Soboul, Précis d'histoire de la Révolution française (Paris, 1972), p. 330.

¹⁰ 10. Diderot 1713-1784 (Paris, 1963) catalogue de l'exposition de la Bibliothèque Nationale, p. 4, n° 15.

¹¹ 11. Mme de Vandeuil, œuvre citée, p. xxx voir en appendice de l'édition du texte de Mme de Vandeuil dans le t. 1 des Œuvres Complètes de Diderot (Paris, 1975) les commentaires d'Arthur M. Wilson et Blake T. Hanna, p. 39.

Nous ne discuterons pas ici toutes les invraisemblances et toutes les contradictions de cette trop belle histoire¹² 12, ni même, provisoirement, la question de savoir si c'est à Louis-le-Grand, collège jésuite, ou au collège d'Harcourt, de l'Université de Paris, que s'acheva l'équipée bien que nous ayons de sérieuses raisons de pencher pour l'hypothèse de J. Pommier, étayée par A. Wilson, et de penser qu'après sa rhétorique à Louis-le-Grand, Diderot [316] a suivi les deux ans de philosophie (et de sciences) au collège d'Harcourt, peu importe pour le problème qui nous occupe ici. Pour un écolier à sa sortie de seconde, la route était fort longue avant d'« entrer aux jésuites », s'il faut entendre par là dans la Compagnie de Jésus.

En tout état de cause, impatient ou non, Diderot devait d'abord parvenir jusqu'à « l'extrémité de cette longue et stérile avenue qu'on appelle la Faculté des Arts¹³ » 13. Que, supportant mal l'ennui du collège et sentant pousser « ses grandes ailes » (comme dira plus tard Rousseau), Diderot ait voulu « monter » à Paris, comme tant de jeunes provinciaux en feront après lui le rêve, pour satisfaire cette fringale de connaissances qui le dévorera toute sa vie que son père ait accédé à ses désirs pour mettre dans un établissement parisien prestigieux un écolier aussi brillant, pour qu'il y suive « les meilleurs cours de logique, de philosophie, de physique expérimentale, et se (prépare) par ses études à celle de la théologie », comme dira Naigeon (ouvr. cit., p. 5), rien de plus naturel. Non seulement Diderot ne dévie pas de la voie désirée par sa famille, mais il envisage d'emprunter le chemin le plus long, lui qui est d'habitude si pressé ce n'est tout de même pas le symptôme d'une très forte « fièvre »

François de Dainville résume très bien l'esprit des Constitutions des jésuites et leur « plan de conquête des âmes par le moyen de la culture » « Le but final la théologie, les moyens, fin du collège secondaire préparer les esprits à la science théologique par les lettres humaines, la philosophie et les sciences. Tout le rêve des humanistes chrétiens. »¹⁴14. Dans l'article JÉSUITES de l'Encyclopédie, Diderot confirme que **les divers grades de l'ordre des jésuites, notamment celui de profès**, supposent « deux ans de noviciat, sept ans d'études, qu'il n'est pas toujours nécessaire d'avoir faites dans la société sept ans de régence, une troisième année de noviciat, et l'âge de trente-trois ans, celui où notre Seigneur Jésus-Christ fut attaché à la croix¹⁵ 15. Donc dix-sept ans d'études, selon Diderot, au bas mot une quinzaine d'années, selon d'autres sources. En tout cas, c'étaient les années de noviciat en deux temps et celles de régence, non pas l'établissement où l'écolier avait fait ses humanités et suivi ses cours de philosophie, qui distinguaient celui qui se destinait à l'ordre.

Repère sûr en 1732, Diderot acquiert la maîtrise ès art la maîtrise ès arts, déplacée depuis 1463 de la Faculté des Arts à l'intérieur des collèges, n'était considérée à Paris, comme dans la plupart des Universités, que comme le « premier degré » [317] (Encycl., DEGRÉ). Dans le passage du Plan d'une Université que nous citons plus haut, Diderot éclaire d'une image lumineuse cette organisation de l'ancienne université que nous rend un peu confuse la survivance de certains titres et noms qui recouvrent aujourd'hui des réalités toutes différentes « A l'extrémité de cette longue et stérile avenue qu'on appelle la Faculté des Arts, sur laquelle on s'est ennuyé et fatigué sans fruit pendant sept ou huit ans, s'ouvrent trois vestibules par lesquels on entre dans la Faculté de théologie, ou dans la Faculté de droit, ou dans la Faculté de médecine ».

En somme, la Faculté des Arts jouait en quelque sorte le rôle de « tronc commun » ou de propédeutique pour tous ceux qui voulaient entreprendre des études supérieures, médicales, juridiques ou théologiques. La maîtrise ès arts, « premier degré », correspondait à peu près, mutatis

¹² 12. Par des voies différentes, nous sommes arrivés aux mêmes hypothèses qu'Arthur M. Wilson et nous avons examiné ailleurs quelques unes de ces invraisemblances et contradictions.

¹³ 13. Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie, A.T., t. III, p. 436.

¹⁴ 14. François de Dainville, La Naissance de l'humanisme moderne (Paris, 1940), p. 21.

¹⁵ 15. Diderot, O.C., t. VII, p. 466. Dans cette citation, comme dans la suivante, les mots soulignés l'ont été par nous.

mutandis, à l'ancien baccalauréat de philosophie et sciences expérimentales. Par exemple, c'était seulement après le « quinquennium » (les deux ans de philosophie, plus trois ans de théologie) qu'un candidat, « déjà reçu maître ès arts » pouvait devenir « bachelier de théologie ». Les documents retrouvés par Blake T. Hanna attestent que Diderot a achevé le « quinquennium ». Comment et où ? Nous l'ignorons. Mollement, probablement. Le 6 octobre 1735, hésitant encore, il sollicite sa présentation à l'évêque de Langres et, le 13, obtient le statut de « gradué nommé ». Mais, compte tenu de ses origines modestes, ce statut ne devenait effectif que si, avant la fin décembre, il demandait son insinuation à Langres. Or, à partir de là, plus rien. Plus aucune velléité non plus « d'entrer aux jésuites ». Cela ne prouve pas qu'il ait tout à fait renoncé à une carrière d'Église. La seule chose sûre, c'est qu'au dernier moment, il a choisi Paris contre Langres. S'il est vrai qu'un jour Diderot confiera qu'il avait un temps hésité entre la Sorbonne et le théâtre, le second terme de l'alternative et le genre de séduction qu'il exerçait sur lui autorisent à concevoir quelques doutes légitimes sur l'ardeur de sa foi, et, à l'époque, quand la pratique professionnelle du théâtre était encore tenue pour impie, il semble passablement incongru de mettre en balance la Comédie et la Sorbonne.

Certes c'est lui-même qui, épisodiquement, en particulier vers 1740-41, reparlera d'entrer au séminaire mais renouveler cette promesse, dans le temps qu'on utilise ce pieux prétexte pour s'insinuer chez les dames Champion et y faire sa cour auprès d'Antoinette, « belle comme un ange », ou jurer qu'on veut devenir novice chez les carmes déchaussés (ordre plutôt déconsidéré) pour soutirer de l'argent au carme frère Ange, que le coutelier a [318] délégué comme « ange » gardien pour surveiller son fils dans la capitale rien de tout cela ne constitue des signes indiscutables de piété (et c'est le moins qu'on puisse dire !). Même si on admet qu'il ait pu encore songer à la prêtrise, ses hésitations, le contexte de sa vie, montrent qu'il n'envisageait pas la cléricature par « fièvre religieuse », mais sans doute, pour « faire une fin », pour « avoir son écuelle sur la tête », comme aurait dit le neveu de Rameau, au cas où ses ambitions, plus aléatoires, de devenir membre de la République des Lettres échoueraient. La soutane ne fait pas le dévot.

Non seulement les exemples abondent au 18^e siècle, y compris dans le milieu de bohème libertin que fréquente Diderot après la fin de ses études, de ces abbés « de carrière », qui ne sont d'Église que par profession, mais Diderot a trop souvent répété plus tard que le résultat le plus clair de ses études à l'Université avait été (avec, il est vrai, la révélation des mathématiques) « le dédain pour les frivolités de la scolastique » et pour « les billevesées de la métaphysique » pour qu'on puisse attribuer ces projets de « voie théologique », s'ils ont jamais existé, à autre chose qu'à la nécessité « d'avoir un état » qui, de surcroît, lui permît de réaliser ses rêves.

Bien plus au plus tard quand Diderot renonce aux bénéfices attachés au quinquennium, pour fuir Langres, son dévot de père lui-même ne croit plus guère à sa vocation vers 1735, précisément, il le place comme pensionnaire chez un procureur d'origine langroise, pour que, selon l'usage, il fasse, « sur le tas » son apprentissage de droit. Puis, rageant de voir ce fils si doué s'obstiner à « ne rien faire », il lui suggère de devenir « médecin, procureur, avocat¹⁶ » 16, autrement dit d'entrer dans l'un des deux « vestibules » autres que la théologie auxquels sa maîtrise ès arts lui donne accès. Pourtant quand son plus jeune fils aura fini son cursus au collège de Langres, Didier Diderot n'hésitera pas à le faire entrer au séminaire de Langres, puis à l'envoyer dans un séminaire parisien, ce dont l'aîné se félicitera « eu égard à l'éminentissime dévotion » dont son frère se pique (Corr., I, p. 35). Il faut croire qu'à sa sortie de l'Université, Diderot n'éprouvait pas la même « éminentissime dévotion. »

Il faut donc chercher ailleurs et revenir en arrière, entre 1728 et 1732, précisément pendant ces années d'études où Mme de Vandeuil situait sa « crise de ferveur religieuse ». « Il fut cependant dévot pendant

¹⁶ 16. Aux alentours sans doute de la fameuse lettre de son père à Faucou (23 mai 1736). Voir O.C., I, p. 12 (Arthur M. Wilson).

quatre ou cinq mois, dans le temps qu'il faisait ses études et qu'il voulait entrer aux jésuites, il jeûnait, portait un [319] cilice et couchait sur la paille. Cette fantaisie vint un matin et disparut avec la même vitesse » (ouvr. cit., p. XXXII).

Le dessein d'« entrer aux jésuites » s'accommodait mal, nous l'avons vu, d'une si précoce et impérieuse ardeur. En revanche, incidemment, en 1765, Diderot révèle à Sophie Volland, en plaisantant sur la vie solitaire et laborieuse « d'anachorète » qu'il mène loin d'elle, que, à l'âge « de dix-huit ou dix-neuf ans », il a voulu devenir novice chez les chartreux « Je vous jure que si le prier des chartreux m'avait pris au mot, lorsqu'à l'âge de dix-huit à dix-neuf ans j'allai lui offrir un novice, il ne m'aurait pas fait un trop mauvais tour » (Corr., t. V, p. 191).

Être novice chez les chartreux, voilà qui s'accordait mieux en effet à un élan de piété brûlante. L'ordre des chartreux était l'un des rares ordres monastiques à avoir conservé une règle rigoureuse, alors que beaucoup d'autres l'avaient abandonnée ou relâchée depuis longtemps. Selon l'abbé Mallet, l'auteur de l'article CHARTREUX de l'Encyclopédie, il était « remarquable par l'austérité de la règle », qui, précise-t-il, « oblige les religieux à une solitude perpétuelle, et à l'abstinence totale de viande, même en cas de maladie dangereuse et en danger de mort, et au silence absolu, excepté en certains temps marqués. » Il ajoute que, quoi qu'en ait dit l'abbé de Rancé, « la ferveur et la piété monastique se sont toujours mieux conservées dans cet ordre que dans les autres. »

De cette réputation des chartreux, Germain Brice se faisait déjà l'écho, et lorsqu'à l'occasion de sa description de leur couvent de la rue d'Enfer, il évoque leur vie, partagée entre les heures d'exercices spirituels, de prières ou d'étude de l'Écriture et le travail manuel, jardinage, menuiserie, tour « et autres travaux semblables et industriels¹⁷ 17, on retrouve (avec moins de piquant et d'imagination !) exactement les occupations qui, selon le Diderot de 1765, auraient été les siennes, s'il avait été accepté comme novice chez les chartreux « J'aurais employé une partie de mon temps à tourner des manches à balais, à bêcher mon petit jardin, à observer mon baromètre, à méditer sur le sort déplorable de ceux qui courent les rues, boivent de bons vins, cajolent de jolies femmes, et l'autre partie à adresser à Dieu les prières les plus tendres et les plus ferventes. »

Indirectement, Diderot nous apprend lui-même ce que représentait encore pour lui en 1759 l'esprit des chartreux il suffit de voir ce qu'il reproche au peintre Jeaurat de n'avoir pas su montrer dans son tableau des Chartreux en méditation « point de [320] silence, rien de sauvage, rien qui rappelle la justice divine nulle idée, nulle adoration profonde nul recueillement intérieur, point d'extase, point de terreur. Cet homme ne s'est point douté de cela. Si son génie ne lui disait rien, que n'allait-il aux Chartreux ? » (Corr., II, 249). Même image, dans le Salon de 1765, à propos du Chartreux sous une roche, de Restout fils (DVP, XIV, 272) « je vis un Chartreux sous une roche, qui adorait son Dieu cloué sur deux chevrons. Le chartreux était agenouillé sur une assez grosse pierre qui le montrait comme debout son crucifix était à terre entre des débris de roches. L'homme contrit et pénitent avait les bras croisés sur la poitrine il adorait et son adoration était douce et profonde. Je gage que, son oraison faite, ce moine est indulgent et gai. C'est mon ancien condisciple dom Germain... »

L'esprit de pénitence, le recueillement fervent dans la solitude, « l'extase religieuse », voilà qui était plus propre à attirer un jeune cœur « violent et passionné » que de pesants et interminables traités de théologie et d'infinies discussions sur la matière subtile, la possibilité, l'essence et l'existence. De tous les projets de vie religieuse que Diderot a formés ou qu'on lui a prêtés, seul le dessein de se faire novice chez les chartreux a été suivi d'un commencement d'exécution l'échec ne lui est pas imputable et seule

¹⁷ 17. Germain Brice, Nouvelle description de la ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable (Paris, 1725, 8e éd.), p. 177.

cette tentative semble correspondre à une vocation véritable et sans ambiguïté, à une crise religieuse dans les profondeurs.

Selon la lettre à Sophie de 1765, Diderot dit avoir accompli cette démarche auprès du prieur des chartreux alors qu'il était âgé « de dix-huit à dix-neuf ans », ce qui reporterait sa crise mystique vers 1731 ou 1732, soit, comme le dit bien Mme de Vandeuil, pendant le temps de ses études. Mais n'est-ce pas aussi vers cet âge que les adolescents, au témoignage de Diderot devenu adulte, éprouvent une mélancolie fiévreuse, une exaltation, des élans de ferveur vers « autre chose », qu'ils prennent pour l'appel de Dieu et qui ne viennent que de leur tempérament naissant et d'une sensualité qui se cherche et cherche son objet ? Tout le monde connaît le « préambule » de l'histoire de Richard, secrétaire du Marquis des Arcis, dans Jacques le Fataliste « Il vient un moment où presque toutes les jeunes filles et les jeunes garçons tombent dans la mélancolie ils sont tourmentés d'une inquiétude vague qui se promène sur tout, et qui ne trouve rien qui la calme. Ils cherchent la solitude ils pleurent le silence des cloîtres les touche l'image de la paix qui semble régner dans les maisons religieuses les séduit. Ils prennent pour la voix de Dieu qui les appelle à lui les premiers efforts d'un tempérament qui se développe. »¹⁸ 18. Ne serait-ce pas le souvenir de sa propre crise reli-[321]gieuse d'adolescence qui suggère à Diderot cette interprétation de la fausse vocation de son personnage ? Et si, en 1746, dans les Pensées Philosophiques, Diderot affirme paisiblement n'avoir jamais eu « aucune communication immédiate avec la divinité », quoi qu'aient pu affirmer Naigeon et Mme de Vandeuil sur la réalité de sa « fièvre religieuse », ne serait-ce pas parce qu'il a d'ores et déjà identifié cette expérience pour ce qu'elle traduisait en fait l'éveil de sa sensualité, « vers l'âge de dix-huit à dix-neuf ans » ?

Cette interprétation, partiellement autobiographique de l'itinéraire de Richard n'est qu'une hypothèse mais elle a l'avantage de résoudre bien des difficultés, de dates notamment, et de s'accorder avec les textes et avec la vraisemblance psychologique. C'est vers 1731, « dans le temps de ses études », que Diderot a l'âge du sentiment de mal-être et de l'inquiétude mystique. Peut-être même ces quelques mois de piété exaltée dont parle Mme de Vandeuil permettraient-ils de combler le « trou » d'une année qui subsiste dans la carrière scolaire de Diderot, entre son départ de Langres, en 1728, et sa maîtrise ès arts, en 1732, même si l'on admet qu'il a fait d'abord sa rhétorique à Louis-le-Grand, avant ses deux années de philosophie à l'Université.

D'autre part, vouloir entrer dans un ordre contemplatif, loin d'être incompatible avec le dégoût de la métaphysique et de la théologie, dont les cours de philosophie au collège d'Harcourt lui donnaient les premiers éléments, et avec le « dédain pour les frivolités de la scolastique » que ses maîtres « ne purent jamais vaincre » (A.T., II, 399), pourrait bien être le symptôme et le résultat de cette aversion. Jeune provincial, fraîchement débarqué à Paris, Diderot n'a sûrement pas encore pris pied dans les milieux intellectuels ou bohèmes de la capitale. La solitude relative de ce jeune déraciné de la terre langroise, le dépaysement dans un collège où le rang d'enfant prodige était moins facile à tenir qu'à Langres, la déception devant l'aridité et la stérilité des études qu'on lui faisait faire, pouvaient bien échauffer une tête de dix-huit ans, qui, jusqu'à la vieillesse, restera si facilement « échauffable ». La pieuse éducation qu'il avait reçue l'inclinait naturellement à investir dans la religion le trop-plein de ses forces et d'un « enthousiasme » dont il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer les autres formes¹⁹ 19. L'ordre « extrémiste » des chartreux aurait en effet mieux convenu à une ferveur exigeante que la morne et froide voie à laquelle il était destiné par sa famille. Il se peut même que, paradoxalement, son choix ait représenté à la fois une fidélité à la « religion de ses pères » et un début de révolte contre le chemin trop sage qu'on lui préparait.

¹⁸ 18. Diderot, Jacques le Fataliste, éd. Y. Belaval (Paris, 1973), p. 219.

¹⁹ 19. Voir les premières Pensées Philosophiques, Corr., en particulier t. IV, p. 42, t. VII, p. 255, etc. Il semble que ce soit par pur souci documentaire qu'il demande à Suard, en juillet 1762, « deux relations sur les convulsionnaires » (Corr., t. IV, p. 48). De même, il note dans l'Essai sur les Femmes des manifestations de mysticisme « expériences » dont on trouve parfois un essai d'explication dans les Éléments de Physiologie.

[322] MARIE SOUVIRON

Quoi qu'il en soit (second signe du destin ?), Diderot ne fut pas accepté comme novice chez les chartreux. Pourquoi ? Diderot ne l'a pas dit, et nous n'en savons rien. Didier Diderot était-il au courant des projets de son fils ? Lui aurait-il imposé un délai de réflexion, comme le père de Richard le fera dans Jacques le Fataliste ? Nous ne le savons pas davantage. Plus simplement et plus vraisemblablement, le prieur avait-il plus de perspicacité que le candidat novice n'avait de lucidité sur lui-même ? En ce cas, rendons-lui grâce l'affaire en restera là aucune velléité connue de récidive, brutalité radicale de la « guérison ». Jamais non plus, dans toute son œuvre ultérieure, Diderot n'aborde les problèmes de la religion en mystique le mysticisme et « l'enthousiasme » religieux restent pour lui un objet de curiosité intellectuelle mais il s'y intéresse pour ainsi dire de l'extérieur, comme à l'une des formes, entre autres, de « l'enthousiasme », comme à un phénomène humain, quasi physiologique, surprenant incontestable, mais « étranger ».

Il est vrai qu'au moins deux fois, à notre connaissance, Diderot a avoué lui-même, comme ne manquera pas de le relever Boissy d'Anglas (Corr., IX, 141, n. 30), qu'il ne pouvait voir sans émotion et « enthousiasme » la procession de la Fête-Dieu (DPV, XIV, 246 Did. et Cath., p. 159). Quoi d'étonnant à cela ? S'agit-il nécessairement d'enthousiasme religieux ? D'abord « le souvenir des jours anciens » de Langres, avec ses cloches, ses chants, les rues en fête décorées de draperies (telles que les représente une toile bien postérieure du musée Saint-Didier) coïncidait avec ses premières impressions musicales en même temps, les fastes de la religion offraient quelque chose des immenses concours de peuple et de la mise en scène grandiose dont Dorval regrettait la disparition dans les formes modernes du théâtre et qui permettaient « la communication des passions » (O. esth., Paris, 1965, p. 122). **N'est-ce pas cette nostalgie d'émotions esthétiques collectives que les hommes de la génération suivante satisferont dans les fêtes révolutionnaires ?** La religion post-tridentine entretenait délibérément la confusion du sentiment esthétique et du sentiment religieux, comme le dit avec sa naïveté habituelle le Catéchisme de Langres (ouvr. cit., p. 370). Diderot les distingue. Dès La Promenade du Sceptique, il évoque les habitants de l'Allée des Epines qui vont chantant « quelques chansons qui, pour être fort vieilles, n'en sont pas moins belles » (DVP, I, 91). Et, après tout, le chartreux dom Germain chantait « indistinctement le Miserere de La Lande ou les scènes de Lulli ». Un athée ne peut-il aimer la Messe en si ? et un antimilitariste la Marseillaise ?

[323]

Au point où nous en sommes, pouvons-nous risquer encore une hypothèse que suggèrent la page de Jacques le Fataliste et la lettre à Sophie Volland que nous avons citées ? « L'erreur ne dure guère l'expression de la nature devient plus claire on la reconnaît. »

Et si c'était « l'enthousiasme » du premier amour qui avait fait découvrir à Diderot la cause de son « erreur », la source réelle de son trouble et de son inquiétude ? Si c'était la rencontre de cette « femme qui alluma (ses) premiers désirs », de cette Langroise, morte très jeune, dont il se souvient avec tant d'émotion encore en 1759 et qu'évoque pour lui, le mot « Natal », à l'époque de l'Encyclopédie, qui lui avait révélé l'imposture de sa vocation et l'origine réelle de son tourment ? Des ombres féminines qu'on entrevoit dans la vie de Diderot, seule elle paraît avoir possédé une séduction romanesque assez puissante pour l'arracher aussi rapidement à « l'allée des épines » où il voulait s'engager des vacances à Langres, une très jeune fille, à peu près l'âge de Roméo, cela a peut-être suffi²⁰ 20.

²⁰ 20. L'article NATAL de l'Encyclopédie contient de nombreux souvenirs autobiographiques identifiables (sauf un, pour nous, jusqu'ici). Quant à la gaillardise des « amours paysannes » de Jacques, même si elle est inspirée d'épisodes de la jeunesse de Diderot, elle nous semble peu compatible avec « l'émoi d'un premier amour ». En

Quittons le roman, pour récapituler prudemment les conclusions les moins fragiles auxquelles nous ont mené nos raisonnements sur des faits et des textes, pour la plupart très connus, mais que nous avons essayé de « recoller ». Deux ou trois ans après son arrivée à Paris, sans doute vers 1731, autour de ses dix-huit ans, Diderot traverse une période intense, mais brève, de ferveur religieuse et d'exaltation mystique, comme il arrive « assez communément » à cet âge, comme il est très normal aussi dans la situation et le milieu où il se trouve et avec l'éducation qu'il a reçue. La voie monastique vers laquelle il se tourne un moment correspond à une exigence intérieure plus forte que la carrière ecclésiastique ou les études théologiques auxquelles il était promis et, en fait, marque une rupture définitive avec elles. Si, comme l'a prouvé Blake T. Hanna, il les poursuit jusqu'au quinquennium, il refuse de franchir le pas décisif en 1735 et il ne parle plus désormais de l'éventualité d'entrer dans l'Église, séculière ou régulière, que comme d'un moyen de « s'établir », sinon même avec des intentions moins honorables.

Mais si, comme l'écrit Mme de Vandeuil, cette « fantaisie » de dévotion lui passe aussi vite qu'elle lui est venue, c'est qu'elle n'est pas de « l'ordre » de la raison, mais de l'ordre, radicalement hétérogène, « du cœur », au sens pascalien du terme « C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi, Dieu sensible au cœur, non à la raison ». Les « preuves » de la [324] religion, comme le scepticisme, appartiennent à « l'ordre de la raison » la perte de la foi, comme la foi elle-même, à celui du cœur. En termes religieux, on pourrait dire que « l'esprit de Dieu a soufflé » quelques mois sur le jeune Diderot, puis s'est retiré. En termes profanes, « conversion » et « reconversion » apparaissent, l'une et l'autre, comme des péripéties de sa vie affective, non comme les étapes d'un cheminement intellectuel continu et progressif. Pour Diderot, le « Dieu vivant » est mort avant 1732. Et cette rupture elle-même en contient et en dissimule deux autres.

Tout d'abord commence l'émancipation par rapport aux volontés paternelles, la longue étape de sa vie où il désespère sa famille parce qu'il ne veut « rien faire », c'est-à-dire plus exactement parce qu'il veut faire « autre chose » autre chose que ce qu'on lui propose, autre chose même que les études supérieures profanes qui, à défaut de la théologie, lui ouvriraient une carrière réputée honorable.

D'autre part, du fait qu'il a envisagé une fois de vivre dans la passion et « jusqu'au bout » le christianisme le plus austère et le plus humble, il a dévié de la religion raisonnable, paisible et aménagée de ses pères en ayant l'air de continuer « dans le sens » de son éducation et d'aller simplement au-delà, il est allé « ailleurs ». En passant à la limite, il a gauchi la tradition langroise et familiale. Quand la passion est retombée, quand, d'un seul coup, il perd la foi, il se retrouve tout à fait en dehors, dans un monde nouveau, un monde « d'athées, de déistes, de sociniens, de spinosistes et d'autres impies », comme il le dit des jeunes gens qui sortent du collège, dans le Discours Préliminaire à sa traduction (libre !) de l'Essai sur le mérite et la vertu de Shaftesbury.

Seule reste debout la statue menacée du « Dieu des philosophes et des savants ». Dans La Promenade du Sceptique, Diderot s'en prend pêle-mêle aux dogmes, aux macérations et à l'esprit du christianisme le plus sévère et aux pratiques étroites et formalistes de la dévotion à la façon de Langres haïres, cilices, disciplines, masques, « recueil de pieuses rêveries, colifichets mystiques, recettes pour garantir sa robe de taches, ou pour la détacher. »²¹ 21.

n

Mais, « au sortir de son cours de philosophie », après qu'il a perdu le chemin de la Terre promise qu'il avait un temps cru reconnaître, ce n'est plus ce magasin de pieux accessoires qui l'embarrasse. Il se

tout cas, bien des souvenirs épars dans les œuvres de Diderot ne peuvent s'expliquer que par des séjours de Diderot à Langres entre 1728 et le fatal voyage de 1742-1743.

²¹ 21. Promenade du Sceptique, A.T., t. I, p. 171-250 éd. Lewinter, t. I, p. 207-311 pour cette citation, voir O.C., t. I, art. 14, p. 90.

trouve pour la première fois affronté à des gens pour qui le christianisme et la religion elle-même « font [325] problème », à des doctrines métaphysiques, à des systèmes, à des points de vue théoriques et intellectuels qui n'inquiétaient nullement le jeune Diderot en collet noir de Langres et qui n'ont plus rien à voir non plus ni avec « la ferveur et la piété monastique » qu'on pouvait attendre d'un chartreux, ni avec la dévotion qu'il avait vu vivre dans son enfance. La foi est perdue et c'est sans elle, à mains nues, muni de la seule raison qu'il part à la rencontre des livres et des hommes. Il ne s'agit plus de vivre une foi, mais d'apporter ses preuves.

En un sens, Diderot est « mal parti ». Pourtant ses maîtres l'ont fourni d'une arme et ont suscité en lui une passion les mathématiques. Une passion qui deviendra une méthode. L'expérience des mathématiques, écrira Naigeon (ouvr. cité, p. 6) « lui fit surtout concevoir que, soit en physique, soit en philosophie rationnelle, il n'y a que le calcul qui donne la précision et les détails. » On le verra bien dès la *Pensée Philosophique* XIX²² 22.

MARIE SOUVIRON

NOTES

1. Mme de Vandeuil, Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Diderot, A.T., I. p. xxxviii, lettre à Meister du 7 juillet 1816 voir Jean Massiet du Biest, *La Fille de Diderot, 1753-1824* (Tours, 1949), p. 180.
2. J.-A. Naigeon, Mémoires sur la vie et les ouvrages de Denis Diderot (Paris, 1821), p. 34.
3. Blake T. Hanna, « Diderot théologien », *Revue d'histoire littéraire de la France* (1978), vol. LXXVIII, p. 19-35.
4. Version du chanoine Marcel, *Le Frère de Diderot* Didier-Pierre Diderot. (Paris, 1913).
5. Abbé Roussel, *Le Diocèse de Langres*, t. IV, p. 114.
6. Diderot, *Œuvres Philosophiques* (Paris, 1964, éd. Paul Vemière), Entretien d'un père avec ses enfants, p. 437. Il est vrai que la désinvolture de ces mots est celle de Diderot en 1771 Mais ils sont dits par son père.
7. *Le Grand catéchisme du diocèse de Langres*, dressé par Mgr Gontier (Dijon, 1664), p. 211 (conditions définies par le Concile de Trente).
8. Pierre Goubert, *L'Ancien Régime* (Paris, 1969), t. I, p. 206.
9. Cité par Albert Soboul, *Précis d'histoire de la Révolution française* (Paris, 1972), p. 330.
10. Diderot 1713-1784 (Paris, 1963) catalogue de l'exposition de la Bibliothèque Nationale, p. 4, n° 15
11. Mme de Vandeuil, œuvre citée, p. xxx voir en appendice de l'édition du texte de Mme de Vandeuil dans le t. 1 des *Œuvres Complètes de Diderot* (Paris, 1975) les commentaires d'Arthur M. Wilson et Blake T. Hanna, p. 39.
12. Par des voies différentes, nous sommes arrivés aux mêmes hypothèses qu'Arthur M. Wilson et nous avons examiné ailleurs quelques unes de ces invraisemblances et contradictions.
13. Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie, A.T., t. III, p. 436.
14. François de Dainville, *La Naissance de l'humanisme moderne* (Paris, 1940), p. 21.
15. Diderot, O.C., t. VII, p. 466. Dans cette citation, comme dans la suivante, les mots soulignés l'ont été par nous.
16. Aux alentours sans doute de la fameuse lettre de son père à Faucou (23 mai 1736). Voir O.C., I, p. 12 (Arthur M. Wilson).
17. Germain Brice, *Nouvelle description de la ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable* (Paris, 1725, 8e éd.), p. 177.
18. Diderot, *Jacques le Fataliste*, éd. Y. Belaval (Paris, 1973), p. 219.

²² 22. Voir notre article, « Les Pensées Philosophiques de Diderot, ou les Provinciales de l'athéisme », *Studies on Voltaire* (1985), vol. 238, p. 197-267.

19. Voir les premières Pensées Philosophiques, Corr., en particulier t. IV, p. 42, t. VII, p. 255, etc. Il semble que ce soit par pur souci documentaire qu'il demande à Suard, en juillet 1762, « deux relations sur les convulsionnaires » (Corr., t. IV, p. 48). De même, il note dans l'Essai sur les Femmes des manifestations de mysticisme « expériences » dont on trouve parfois un essai d'explication dans les Éléments de Physiologie.

20. L'article NATAL de l'Encyclopédie contient de nombreux souvenirs autobiographiques identifiables (sauf un, pour nous, jusqu'ici). Quant à la gaillardise des « amours paysannes » de Jacques, même si elle est inspirée d'épisodes de la jeunesse de Diderot, elle nous semble peu compatible avec « l'émoi d'un premier amour ». En tout cas, bien des souvenirs épars dans les œuvres de Diderot ne peuvent s'expliquer que par des séjours de Diderot à Langres entre 1728 et le fatal voyage de 1742-1743.

21. Promenade du Sceptique, A.T., t. I, p. 171-250 éd. Lewinter, t. I, p. 207-311 pour cette citation, voir O.C., t. I, art. 14, p. 90.

22. Voir notre article, « Les Pensées Philosophiques de Diderot, ou les Provinciales de l'athéisme », Studies on Voltaire (1985), vol. 238, p. 197-267.